

Sommaire

Préface	5
Introduction	7
Une première journée bien stressante	15
Une femme aux airs de fantôme	29
Trop gros pour passer la porte	35
Un fœtus dans le coffre	41
Poursuite dangereuse	49
Capacités psychologiques recommandées	57
Comment entrer sans clé ?	61
L'horreur derrière les façades	67
Vivre avec les ordures	69
Pas de champagne pour le réveillon	73
Un début d'année dans la merde	79
Mort, mais un pyjama propre	85
Va chercher le malade dans les champs	91
Avec de l'humour noir ça va mieux	93
Panne sèche malgré le plein	97
Les souvenirs de la guerre	101
Le prisonnier allemand qui est resté	103
Les chocolats de la dame juive	105
Le malade qui refuse de monter	109
Poulet fusillé aux poireaux	113
Aller-retour Cabourg-Paris en urgence	117
Une ambulance pour le catalogue IKEA	123
On se moque du vieux cardiologue	127
Fatigue écrasante dans la nuit	129
On est flashé quand-même... ..	135
Le pendu à côté du barbecue	139
Avec mes sentiments les plus distingués... ..	145
Épilogue	155

En couverture :
L'auteur en 2004 au volant de son ambulance
(Photo : Hans J. Schneider)

© SCHNEIDER MEDIA UK LTD.
Toute reproduction ou représentation
intégrale ou partielle, par quelque procédé
que se soit, du texte contenu dans le présent
ouvrage, et qui est la propriété de l'Éditeur,
est strictement interdite.

ISBN : 978-2-911870-31-6
www.schneider-text.com

Une première journée bien stressante

Pour ma première journée de travail, je dois me présenter à neuf heures. Avant de partir, d'habitude, je prends tous les matins mon petit déjeuner. Mais, aujourd'hui, je n'ai pas faim. J'ai peur de m'être trompé dans mon choix professionnel.

Il est huit heures et demie. Je regarde par la fenêtre, il pleut. Cela ne m'encourage pas tellement mais j'arrive à me motiver et décide de partir en avance pour ne pas être en retard. À peine arrivé au bureau, je commence à sentir un mal de ventre : c'est déjà le stress. Je rentre par la petite porte de la cuisine. Elle donne accès au bureau. Je sens immédiatement l'odeur d'un mélange de produit de lessive et de liquide vaisselle. Cette odeur se fixe alors dans ma mémoire et devient, à partir de ce moment, l'odeur caractéristique de mon lieu de travail. Mon stress se dissipe lorsque je suis accueilli par Sylvie et Bérangère. Le personnel, au standard, ne cesse de répondre simultanément au téléphone et au radiotéléphone. Bérangère est la sœur de Daniel, le gérant des Ambulances Gauthier. Je la considère donc comme la « patronne ».

Le radiotéléphone vient de sonner. Un collègue qui m'est encore inconnu appelle en disant :

— Zéro six, je quitte le domicile avec monsieur Bertrand.

Sylvie répond :

— Bien reçu Benoît, en notant l'heure du départ.

Comment peut-elle savoir que c'est Benoît qui vient de parler ? J'apprends très vite que « zéro six » est le numéro d'un véhicule qui

vient de partir avec un malade. Benoît est donc enregistré ce jour-là sous le numéro de son véhicule. Grâce au radiotéléphone, Sylvie ou Bérangère peuvent passer leurs courses aux ambulanciers circulant dans un rayon de plus de cent kilomètres.

Ce qu'ils disent dans leurs microphones me paraît incompréhensible. À chaque fois que ce radiotéléphone sonne, cela me fait penser à l'époque où je prenais le bus scolaire en Allemagne. J'avais huit ans et ce fut à cette période que j'entendis ce bruit pour la première fois. Moi, avec mon français, je me vois mal parler au radiotéléphone, j'ai peur que mes collègues ne me comprennent pas ou qu'ils se moquent de moi. Mais je vais être obligé de faire comme les autres si je veux travailler ici. Rien qu'à l'idée, j'en ai le trac. Mais je me dis que c'est juste une question d'habitude pour arriver à comprendre clairement les noms des personnes et leurs adresses afin de suivre le planning de la journée.

Une voiture vient d'entrer dans la cour après avoir klaxonné pour que quelqu'un du bureau lui lève la barrière automatique. Il s'agit d'une Ford Mondeo blanche, avec ses étoiles bleues, marquée « Ambulances Gauthier » sur le capot, les portières et la lunette arrière. Les berlines, en ambulance, s'appellent des véhicules sanitaires légers (V.S.L.). Un collègue avec une bonne mine - il doit avoir à peu près mon âge -, sort de la voiture. On peut se demander comment on peut sourire quand on vient de transporter un malade... Le collègue vient se présenter à moi, il s'appelle Romuald. Deux autres collègues se trouvent dans la cour en train de laver leurs V.S.L. au jet d'eau. Il s'agit de Pascal et Alexandre, deux collègues qui semblent vouloir repartir avec des voitures propres. La pluie a en effet marqué une pause et laisse passer quelques rares rayons de soleil. Mes nouveaux collègues en profitent pour refaire briller les carrosseries. Des ambulances sales font désordre.

Pour commencer ma première journée, Bérangère met à ma disposition une blouse blanche, un manteau d'hiver sur lequel figure une petite croix d'ambulance et un petit cartable pour pouvoir ranger mes papiers. Ainsi équipé, je me sens tout de suite mieux.

L'aventure peut commencer.

« Où sont les malades ? », me dis-je maintenant. Peu après, Sylvie, une collègue en possession du C.C.A. (Certificat de Capacité d'Ambulancier), rentre au bureau. Elle est responsable des malades qui

Capacités psychologiques recommandées

À la fin d'une longue journée de travail commence une histoire assez étrange. Nous, les ambulanciers, nous sommes aussi chargés de transporter des gens qui souffrent de dépression ou de problèmes psychologiques. Et le fait de dire que ce serait la pleine lune qui a tendance à déclencher des phénomènes dépressifs, chez les personnes psychologiquement fragiles, n'est pas qu'une rumeur. Cette perturbation dépressive, qu'elles peuvent ressentir à certaines périodes, peut les pousser à péter les plombs, ou, au pire des cas, peut même les conduire à des pulsions suicidaires.

Dans certaines circonstances, nous sommes chargés de les hospitaliser au C.H.S. (centre hospitalier spécialisé), plus connu sous le nom de « Centre psychiatrique ». L'hôpital « Le Bon Sauveur », à Caen, est le plus proche.

En règle générale, ces personnes doivent être transportées en ambulance afin d'être allongées. À bord de l'ambulance doivent se trouver deux ambulanciers : l'un conduit, et l'autre surveille les réactions du patient. Dans certains cas, nous sommes même obligés de les attacher avec des ceintures en cuir, de chaque côté, au brancard. Ainsi, elles sont comme menottées.

Je suis toujours au début de ma carrière d'ambulancier. Donc, ce jour-là, je fais, comme d'habitude, plusieurs allers-retours entre Caen et Lisieux en V.S.L. Je suis à bord d'une Peugeot 306. Elle ne dispose pas même d'une radio. Mais elle a une très longue antenne radiotéléphonique sur le toit.

Au quotidien, je passe environ dix heures sur les routes à bord de cette voiture, sans pouvoir écouter de la musique ou les informations journalières. Ce n'est qu'une modeste navette blanche transportant les malades d'un hôpital de la région à un autre, et rien d'autre. Puisque je ne peux pas écouter de la musique, il ne me reste qu'à parler avec mes clients. Cela peut être intéressant... Des fois, j'entends aussi parler mes collègues au radiotéléphone, ou Bérangère qui vient me passer une nouvelle course, via le standard.

Cette fois-ci, Bérangère m'envoie aux urgences de l'hôpital de Lisieux. Il s'agit de prendre en charge une dame qui vient de vivre des pulsions dépressives. Je vérifie le bon de transport et m'assure de la présence du courrier du médecin qui est adressé au Bon Sauveur. La dame, d'une quarantaine d'années, ne me paraît pas trop bizarre pour quelqu'un de dépressif. Tant mieux, car je suis en V.S.L. et chargé d'assurer le transfert au C.H.S. tout seul. En plus de ça, il est déjà dix-sept heures, sans oublier que ma journée a débuté à sept heures trente ce matin. J'en ai ras le bol. Je suis crevé et ça ne me dit rien de retourner une troisième fois faire cette distance de soixante kilomètres pour me rendre à Caen, avec tous ces bouchons de fin de journée. J'essaie tout de même de me motiver pour la dernière fois. Je garde le sourire même si c'est dur, car ma pauvre cliente n'y est pour rien dans l'histoire.

J'annonce mon départ de l'hôpital au radiotéléphone.

— Ça va Madame ?, en guise de contrôle.

— Ça va, répond-elle.

Je fais alors de mon mieux pour quitter au plus vite ce Lisieux bouchonné. L'attitude de la patiente m'interpelle :

— Madame, mais qu'est-ce que vous cherchez depuis un quart d'heure dans votre sac à main ?

— Rien, je regarde si j'ai des cigarettes, dit-elle.

Je lui explique gentiment que de toute façon, elle ne pourra pas fumer dans la voiture. Mais elle ne songe pas à s'arrêter et son attitude commence vraiment à me stresser. Je ne peux pas me concentrer sur la route si, à côté de moi, quelqu'un fouille sans cesse dans son sac à main en faisant du bruit avec des clefs et autres objets. Soudain, elle se met à sortir tout le contenu de son sac, pièce par pièce. Après une trentaine de kilomètres, elle me demande de m'arrêter à un bureau de tabac afin d'acheter des cigarettes.

Avec de l'humour noir, ça va mieux

Je suis sur la route avec mon collègue Yann. Nous avons fait connaissance sur notre lieu de travail et, depuis, nous sommes devenus amis. De ce fait, les confidences et le partage sont de mises. En sa compagnie, le travail se déroule tout seul et devient presque un plaisir.

Aujourd'hui, nous devons effectuer une assistance à Tours. À Falaise, dans le Calvados, nous prenons en charge un homme d'un certain âge. Son épouse l'accompagne et s'installe à l'arrière avec lui, à côté du brancard. Ces gens passaient leurs vacances en Normandie et, à cause d'un malaise, ils doivent les écourter. Le couple est attendu par leurs enfants à l'hôpital le plus proche de leur domicile, où le monsieur doit être transféré. Nous sommes sur la route avec le grand volume, le Renault Master. Yann est à mes côtés, sur le siège du passager. Il s'est endormi. Je ne veux pas le déranger, mais j'ai la conviction, depuis cinquante kilomètres, que j'ai emprunté une mauvaise route. Je réveille Yann et lui fais part de cette anomalie.

Il prend aussitôt la carte et m'indique des routes secondaires qui nous font couper en diagonale.

Le couple nous demande ce qui se passe. Yann leur explique :

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes obligés de quitter l'autoroute à cause d'un chantier.

Le couple est secoué dans la voiture. Nous sommes obligés d'accélérer afin de rattraper le temps perdu et éviter d'avoir à trafiquer notre emploi du temps. Je m'en veux d'avoir pris une mauvaise direction, surtout sur autoroute. Les conséquences sont plus domma-

geables en cas d'erreur. Le téléphone de Yann se met à sonner... C'est le patron des ambulances :

— Vous en êtes où ? L'hôpital vient de nous appeler, la famille s'inquiète.

Yann le rassure :

— On arrive bientôt, nous étions bloqués sur l'autoroute.

La carrosserie de l'ambulance fait un bruit comme si un avion avait quitté la piste d'atterrissage tellement il y a de bosses et de nids de poule partout, sous la conduite soutenue de Yann. Arrivés enfin à destination, nous cherchons le service approprié. Au moment où Yann s'arrête pour que je puisse me renseigner auprès de deux jeunes infirmières se trouvant dans la cour de l'hôpital, je ne vois pas que nous sommes à un mètre du panneau qui indique en gros : « CONVALESCENCE », notre point final. Au moment où je parle aux infirmières, je suis interrompu par l'éclat de rire de Yann. C'est toujours comme ça avec lui, il ne peut s'empêcher de faire des blagues.

Yann a aussi une spécialité lorsqu'il est derrière avec un malade. De mon côté, je m'efforce de rendre la route la plus douce possible, sans à-coups. Quand nous traversons un centre-ville et qu'il aperçoit une jeune fille, il fait glisser tout doucement la vitre qui sépare l'unité de transport de malade du poste de conduite et se met à taper comme un dingue contre une fenêtre extérieure pour attirer l'attention de la jeune fille ; puis il se planque tout en refermant discrètement la petite vitre de séparation. Comme je suis le seul visible et à priori concerné, la jeune fille me regarde d'un air foudroyant sur un ton de « pauvre type ! ». Pendant que je me retrouve confondu, gêné, Yann est plié en deux. Mais, sinon, avec les malades, Yann est totalement dévoué, agréable et compétent. Je me demande même, parfois, comment il fait pour prendre autant sur lui. Avec son C.C.A. (Certificat de Capacité d'Ambulancier), il accomplit son travail avec le plus grand sérieux.

Un jour Yann me raconte ce qu'il a vécu avec Marc, le sous-directeur et, en même temps, vice-délégué du personnel, sans oublier l'amitié qui le lie au gérant de notre entreprise (Marc a tenu pendant de longues années une auto-école à Lisieux et se prend toujours pour le grand chef vis-à-vis du petit personnel. Je n'ai jamais eu de problème avec lui. Il a toujours été correct avec moi. Mais attention, il ne faut pas lui raconter trop de choses, le patron l'apprend vite.) :